

relations diplomatiques, le mouvement du numéraire, etc.

Le plus intéressant épisode de la vie d'Hakouséki est, pour les Européens, les relations qu'il eut avec un infortuné missionnaire italien, le P. Sidotti, qui aborda seul en 1708 dans la province de Satzouma, avec le chimérique espoir qu'on le laisserait prêcher la religion chrétienne au Japon. Il fut immédiatement arrêté et envoyé par la suite à Yédo où, au bout de quelque temps, il fut remis entre les mains d'Hakouséki pour être interrogé.

Dans le *Seiyô Kiboun* (Notes sur l'Océan occidental) Hakouséki a donné une relation de cette affaire, en y ajoutant tous les détails concernant la géographie et l'histoire des contrées européennes qu'il put tirer de l'infortuné missionnaire. A cause surtout des difficultés d'interprétation, cette narration est extrêmement incomplète, mais intéressante cependant comme première tentative d'un écrivain japonais pour donner un aperçu de l'Europe.

Sidotti fit éprouver à Hakouséki ce sentiment complexe, fait de perplexité et d'irritation, que le contact avec une foi religieuse profonde excite si souvent chez les penseurs positifs. Le dévouement à son souverain et chef religieux (car Hakouséki le comprit ainsi) qui l'incitèrent, sur l'ordre du pape, à s'aventurer dans une contrée si éloignée et à endurer là, pendant six ans, le péril et la souffrance, impressionnèrent fortement un homme qui avait lui-même le sens rigoureux du devoir. Hakouséki rapporta à son gouvernement qu'il était impossible d'être témoin sans émotion de l'attachement inébranlable de Sidotti à sa propre foi, et il parla chaleureusement de la douceur de son caractère et de ses connaissances scientifiques. « Mais, dit-il, quand cet homme commence à

parler de religion, sa conversation devient futile et il n'y a plus un mot d'intelligible. Tout à coup la folie remplace la sagesse. C'est comme si on écoutait la conversation de deux hommes différents. »

La « folie » que Hakouséki avait plus particulièrement en vue était un aperçu de l'histoire biblique et de la doctrine chrétienne, que Sidotti lui avait dicté dans la simplicité de son cœur. Sous sa forme japonaise c'est un récit sec et sans âme, qui offre quelque excuse à la répugnance qu'éprouvait Hakouséki à en comprendre l'importance spirituelle. Ce doit être un avertissement pour les missionnaires de ne pas enseigner leur religion avant d'avoir à leur service autre chose qu'une connaissance élémentaire de la langue. Comme l'attitude d'Hakouséki envers le christianisme est essentiellement la même que celle du Japonais instruit d'aujourd'hui, il est bon de citer quelques-unes de ses observations.

Le mot étranger « Dieu » que l'Occidental employait dans son discours est l'équivalent de créateur et indique simplement un être qui, au commencement, fit le ciel et la terre et les dix mille choses. Il est persuadé que l'univers n'est pas venu de lui-même à l'existence et qu'il doit avoir eu un créateur. Mais s'il en était ainsi, qui donc alors aurait fait Dieu? Comment aurait-il pu naître alors qu'il n'y avait ni ciel ni terre? Et si Dieu pouvait de lui-même venir à l'existence, pourquoi le ciel et la terre n'en auraient-ils fait autant? De plus, il y a cette doctrine qu'avant que le monde existât, il y avait un paradis céleste fait pour les hommes bons. Je ne puis comprendre comment les hommes auraient pu avoir connaissance du bien et du mal alors qu'il n'y avait ni ciel ni terre. Il est inutile de discuter toutes ses notions sur le commencement du monde et de l'humanité, sur le paradis ou l'enfer, car elles sont empruntées au bouddhisme.

Que peut-on penser de l'idée que Dieu, ayant pitié des

criminels haïssables qui avaient transgressé les commandements célestes et qui d'eux-mêmes ne pouvaient se racheter, renaquit trois mille ans après sous le nom de Jésus, afin de rédimmer leurs crimes? Cela paraît fort puéril! Au temps présent, le juge qui est chargé d'infliger les punitions peut envisager les circonstances sous un aspect indulgent et accorder un pardon ou une mitigation. Mais dans le cas des commandements célestes, qu'y avait-il qui pût empêcher Dieu de pardonner leur transgression ou de mitiger la punition, d'autant plus qu'il était lui-même l'auteur de la prohibition qui fut enfreinte.

Hakouséki discute dans le même esprit Noé et le déluge. Les dix commandements, pense-t-il, sont empruntés surtout au bouddhisme, aussi bien que les circonstances miraculeuses se rapportant à la naissance du Christ et le titre de Dieu qu'il se donne. Il réfère à la même source le rite du baptême. Le résultat des interrogations d'Hakouséki fut un rapport dans lequel il indiquait au gouvernement sôgounal trois décisions à choisir : la première, de renvoyer Sidotti dans son pays; la seconde, de le garder en prison; la troisième, de le mettre à mort comme la loi l'ordonnait. Il inclinait fortement en faveur de la première solution, mais ce fut la seconde qu'on adopta. Sidotti mourut en prison peu de temps après<sup>1</sup>.

A la mort de son maître en 1713, Hakouséki manifesta son intention de se retirer de la vie publique, mais on lui fit comprendre que ses lumières étaient nécessaires encore pour mener à bien certaines mesures qu'avait déjà projetées le sôgoun défunt. Il consentit donc pour le bien public à continuer ses conseils.

1. La partie principale du *Seiyô Kiboun*, auquel sont empruntés ces détails, a été traduite par le Rev. W. B. Wright dans les *Transactions of the Asiatic Society of Japan*, en août 1881.

Iyetsougou, alors âgé de quatre ans, succéda à son père Iyénobou. Une question importante s'éleva alors, qui troubla pour quelque temps les cercles officiels de Yédo. Un enfant d'un âge si tendre était-il, ou non, obligé de porter le deuil de son père? Hayaci Siountaï, le représentant officiel et héréditaire du savoir chinois à la cour des sôgouns, se déclara en faveur de la négative. Mais il n'était pas de force contre Hakouséki, qui maintint l'opinion affirmative et confondit son adversaire avec une abondance d'érudition et d'arguments qui nous semble quelque peu disproportionnée en l'espèce.

Dans son autobiographie Hakouséki raconte, avec grand triomphe, l'histoire de la défaite de Siountaï.

A la mort de Iyetsougou en 1716, le pouvoir passa en d'autres mains. Hakouséki ne fut plus consulté et il vécut le reste de ses jours dans la retraite, au milieu de ses livres chèrement aimés. Il mourut en 1725, à l'âge de soixante-neuf ans. Sa vie montre qu'au Japon toutes les carrières étaient, dès ce temps, ouvertes au talent. Il devait tout à lui-même. Ce fut son mérite, sa force d'intelligence, son caractère inflexible et sûr qui l'élevèrent à la situation unique et influente qu'il occupa.

Ses ouvrages, y compris les rapports et les papiers d'État, montent à plus de trois cents. En plus de ceux déjà mentionnés, on peut encore indiquer : le *Yézodan Hikki* (en manuscrit) qui traite des productions et de la langue de Yézo et de la révolte Aïno en 1669; *Nantôci*, travail géographique sur Loochoo; *Keizai Tenkei* ou « Principes de finances »; *Kouahei Kô*, ouvrage sur le cours légal des monnaies; *Gounki Kô*, sur les armes; *Kicin Ron*, livre sur la nature des dieux; *Gouakô Benran*, étude sur la peinture; *Ketsougokou Kô*, sur des

points embrouillés de lois criminelles; *Dóboun Tsoukô*, sur les diverses formes d'écritures employées au Japon; *Souko-Dzousetsou*, ouvrage sur l'antiquité; *Tôga*, dictionnaire des mots japonais en vingt tomes, et *Saïran Ighen*, une suite ajoutée à la partie historique et géographique du *Seiyô Kiboun*.

Mouro Kiousô naquit à Yanaka dans la province de Mousaci (non loin de Yédo) en 1658. Il se distingua dès son enfance par son amour de l'étude. Dès l'âge de treize ans, il entra au service du daïmio de Kaga, qui fut tellement frappé de ses talents précoces qu'il l'envoya à Kiôto pour étudier sous le fameux Kinocita Zounan.

En 1711, sur la recommandation de son ami et compagnon d'étude, Hakouséki, Kiouso reçut du gouvernement un poste de professeur de chinois à Yédo. En 1713, il fixa sa résidence à Sourougadaï, sur un plateau élevé qui domine Yédo vers le nord, où s'élève maintenant, visible de tous les points de la ville, une église chrétienne. Il passa là le reste de ses jours. Lorsque Hakouséki se retira de la vie publique, Kiousô le remplaça jusqu'à un certain point comme conseiller du Sôgounat. Le sôgoun Yocimouné (1716-1751) l'estimait et le consultait sans cesse. Il mourut en 1734, à soixante dix-sept ans.

Kiousô est surtout fameux par son *Sioundaï Zatsouva* qu'il écrivit dans sa vieillesse. Le titre signifie « Variétés sur Sourougadaï ». Il consiste surtout en fragments et en résumés des discours qu'il prononça en réponse « à ceux qui croyaient au Vieil Homme et venaient le questionner ». Cet ouvrage comprend une grande variété de sujets et des condamnations impitoyables du bouddhisme, de la superstition, de l'hérésie qui s'écarte des doctrines de Tchou-Hi. Il contient une

philosophie panthéistique, des dissertations métaphysiques, politiques, des lectures sur les arts de la guerre et de la poésie, des critiques littéraires, etc. Kiousô ne révèle aucune idée originale sur ces sujets. Sa philosophie est simplement celle de Tchou-Hi sous une forme japonaise. Mais, chez lui comme chez Hakouséki, on trouve sous son meilleur aspect l'âme intime et la tournure d'esprit que cette doctrine développa au Japon. On y voudrait un peu de l'idéal chrétien. On n'y trouve ni le pardon des injures ni le respect chevaleresque des faibles et des femmes, mais en revanche un noble enthousiasme pour tout idéal élevé et toute action haute, une aversion pour la bassesse et la duplicité, imprègnent toutes les pensées de ce Socrate de Sourougadaï. La loyauté envers les amis, la fidélité au devoir, un mépris hautain de la lâcheté, de la malhonnêteté et de l'égoïsme caractérisent toujours ses enseignements.

Kiousô, comme tous ceux qui exposèrent la philosophie chinoise au xvii<sup>e</sup> et au xviii<sup>e</sup> siècle, professait un suprême dédain pour le bouddhisme. L'idéal de vie du Kangakouça était très différent. Pour le bouddhiste la vie spirituelle seule est importante. Afin de s'y adonner, les hommes doivent renoncer aux choses de ce monde, rompre tous les liens de la famille et se retirer dans des ermitages ou des monastères pour y vivre avec pureté et simplicité en de saintes méditations et des pratiques religieuses. La philosophie chinoise au contraire est éminemment pratique. Elle peut se résumer en un seul mot : le devoir. Les diverses circonstances de la vie humaine étant réglées par le ciel, l'homme ne doit pas éluder les obligations qui lui sont imposées, comme le voudraient les bouddhistes, mais il doit les observer fidèlement et à tout prix.

Le Japon doit une profonde gratitude aux Kanga-kouças de ce temps. Pour leur époque et leur pays, ils furent expressément le sel de la terre et leurs écrits contribuèrent matériellement à combattre l'influence pernicieuse d'un genre de littérature très différente qui commence dès lors à submerger le pays : les écrits licencieux de Ziçò et de son école.

Le style chez Kiouso n'est pas à la hauteur du fond. Il est fréquemment obscur et un peu trop enclin à des allusions érudites à l'histoire et à la littérature chinoise. A cet égard, il fait contraste avec son prédécesseur Ekiken et même avec Hakou séki, bien qu'à l'occasion ce dernier ait su faire preuve d'érudition. Mais ce savoir n'était probablement pas déplacé, si l'on considère le public auquel il s'adressait, tandis que son obscurité semble due à ce fait qu'il se mouvait dans une sphère intellectuelle tellement supérieure à celle de ses contemporains qu'il ne trouvait dans la langue japonaise de son temps qu'un moyen imparfait d'exprimer sa pensée.

L'extrait suivant du *Sioundaï Zatsouva* donnera quelque idée des tendances philosophiques de Kiouso.

LA GLOIRE DU MATIN

(ou *convolvulus*)

Oh! le cœur  
De la gloire du matin!  
Bien qu'elle ne fleurisse que pour une heure,  
Il est le même que celui du sapin  
Qui vit un millier d'années.

MATSOUNAGA.

A mon sens, il y a une signification profonde dans ces vers. Maints poèmes, quelques-uns de date ancienne, ont été composés sur la Gloire du matin, faisant allusion pour la plupart à sa fleur éphémère et l'associant aux sentiments mélanco-

liques qu'éveille l'automne. On en fait ainsi l'emblème de ce monde transitoire. Les vers de ce genre n'ont pas de signification plus profonde. Ceux de Hakou Kyo-i (en chinois Peh Kou-yih) :

Après un millier d'années le sapin lui-même périt.  
La fleur d'hibiscus est la gloire de son unique jour d'existence.

ont la marque de l'approbation officielle et sont tenus pour élégants. Mais il s'y trouve un effort exagéré pour assimiler le dépérissement à l'épanouissement et la vie robuste à une mort précoce. Cela peut sembler beau aux oreilles du vulgaire, mais c'est après tout une idée très superficielle. De telles vues ne font guère mieux que de reproduire le radotage de Gautama (Bouddha) ou de lécher la bave de Tchouang-choou (philosophe taoïste). Cela ne peut être le sens du vers de Matsounaga : « Son cœur ne diffère pas de celui du sapin. » Qu'en dites-vous? A l'esprit de ce vieillard, il signifie : celui qui au matin a trouvé la Voie peut, au soir, mourir content. Fleurir au point du jour, attendre les rayons du soleil, puis se flétrir est la destinée que la Gloire du matin a reçue du ciel. Il y a, dans le monde, des sapins qui vivent un millier d'années; mais la Gloire du matin, bien que douée d'une existence si brève, ne s'oublie jamais un moment et n'envie pas les autres. Matin après matin, les fleurs s'ouvrent, ravissantes et belles, puis, ayant épuisé cette vertu naturelle qui leur a été départie, elles se fanent. En cela elles montrent leur fidélité au devoir. Pourquoi serait-ce regardé comme vain et sans profit? Le sapin fait exactement la même chose, mais la Gloire du matin, étant éphémère, illustre ce principe d'une manière plus frappante. Non qu'il y ait dans l'esprit du sapin la moindre idée d'un millier d'années ou dans celui de la Gloire du matin la pensée d'un seul jour. Chacun accomplit simplement la destinée qui lui a été donnée en partage. La vue des mille ans du sapin considérés comme robuste vigueur, et de l'unique journée de la Gloire du matin considérée comme vaine et transitoire, ne sont que dans l'esprit de l'homme qui les regarde du dehors. Il est absurde de supposer que, dans l'esprit du sapin ou du convolvulus, il y ait de telles pensées.

Toutes les choses sans intelligence sont de même. Mais l'homme, doué de sentiments et défini comme l'âme de l'Univers, s'embarrasse dans sa propre astuce et aussi longtemps qu'il n'apprend pas la Voie, il reste au-dessous de cette perfection. C'est pourquoi il lui est nécessaire de connaître la Voie. Connaître la Voie ne doit pas être pris comme quelque chose de spécial, tel que la vision spirituelle des bouddhistes ou autres choses de ce genre. La Voie est le véritable principe original des choses. C'est quelque chose que les hommes et les femmes du vulgaire connaissent et pratiquent aussi bien que les autres. Mais comme ils ne la connaissent pas véritablement, ils ne la pratiquent pas complètement. Ils l'apprennent, mais ne la comprennent pas entièrement. Ils la pratiquent, mais sans résultat notable. Ils peuvent faire des efforts jusqu'à la fin de leurs jours, mais ils n'entreront jamais dans sa parfaite signification. Or connaître la Voie n'est rien de plus qu'acquérir la véritable certitude de ce principe et le pratiquer effectivement jusqu'à ce qu'on éprouve le sentiment paisible d'un poisson dans l'eau et qu'on y prenne le même plaisir que l'oiseau trouve dans les bosquets. C'est en cela que doit consister en tout temps la véritable vie, sans qu'on s'en écarte jamais un instant. Si, tant que nous vivons, nous suivons la Voie, quand nous mourons ce corps qui est nôtre et la Voie se terminent ensemble et une longue paix s'ensuit. Si nous vivons un jour, parcourons la Voie pour ce jour et mourons; si nous vivons un mois, parcourons la Voie pour ce mois et mourons; si nous vivons une année, parcourons la Voie pour cette année et mourons. Si nous faisons ainsi il ne nous restera pas l'ombre d'un regret, même si nous mourons le soir après avoir connu la Voie le matin.

Considérant la chose sous ce jour, pourquoi la Gloire du matin s'irriterait-elle d'avoir à se flétrir quand les rayons du soleil tombent sur elle? Bien que sa vie ne soit que pour un jour, elle s'est épanouie jusqu'à la plénitude de sa nature et rien n'en reste. Elle est grandement différente en durée des milliers d'années du sapin, mais semblable en ce qu'ils accomplissent pleinement le commandement du ciel et sont satisfaits. C'est ce que signifie l'expression : « Son cœur ne diffère pas

de celui du sapin ». Sans doute Matsounaga désirait que son cœur devint tel, et il écrivit en conséquence ce poème sur la Gloire du matin.

Dans le passage suivant, qui contient des échos de la doctrine taoïste, Kiousô arrive très près de l'idée d'une divinité personnelle :

Le *Saden* [un ancien livre chinois] dit : « Dieu<sup>1</sup> est uniformément intelligent et juste, c'est sa nature même d'être ainsi. Or tandis que tous les hommes savent qu'il est juste, ils ne savent pas qu'il est intelligent. Cependant il n'y a rien qui soit d'une intelligence aussi pénétrante que Dieu. Comment cela? L'homme entend avec ses oreilles et au delà de leur portée il n'entend rien, même s'il a l'ouïe aussi fine que Cikô; il voit avec ses yeux, et au delà de leur portée il ne peut rien voir, même s'il a la vue aussi aiguë que Rirô; avec son cœur il réfléchit et si rapides que soient ses intuitions elles impliquent un délai. Dieu n'emprunte l'aide ni des oreilles ni des yeux; il ne perd pas de temps en réflexions. Pour lui la sensation est immédiate et elle est suivie par une action réflexe immédiate. Il faut observer que c'est là sa nature, qui ne découle pas de deux ou trois réalités, mais d'une seule. Et bien qu'il y ait dans le ciel et sur la terre un quelque chose infiniment prompt d'entendement et infiniment subtil de vision, un quelque chose indépendant des conditions du temps ou de l'espace, présent en tout endroit comme s'il s'y trouvait réellement, se transportant ici et là sans aucun intervalle de temps, s'incorporant en toutes les choses qui existent et remplissent l'Univers, ce quelque chose n'a ni forme ni voix et par conséquent n'est pas connaissable par nos sens. Il est cependant sensible pour le Réel et le Vrai, puisqu'il sent, il répond. S'il n'y a ni vérité ni réalité, il ne peut y avoir de réponse; s'il ne sentait pas, il ne répondrait pas. La réponse est donc

1. Ou les Dieux. Les langues chinoise et japonaise distinguent rarement le singulier du pluriel. La conclusion de ce passage indique cependant que Kiousô pensait à une divinité unique.

une preuve de son existence : ce qui ne répond pas n'existe évidemment pas. Quelle merveilleuse propriété possèdent ainsi le ciel et la terre !

Dans les paroles d'une stance composée par le prêtre Saighiô quand il fit un pèlerinage aux autels d'Isé :

Qu'est-ce  
Qui habite ici ?  
Je ne sais ;  
Cependant mon cœur est plein de gratitude  
Et mes larmes ruissellent

ne pensez pas que Dieu soit quelque chose d'éloigné, mais cherchez-le dans votre propre cœur, car le cœur est la demeure de Dieu.

S'écarter de tout mal et suivre le bien est le commencement de la pratique de notre philosophie.

La Voie des Sages n'est pas séparée des choses de la vie quotidienne.

Ce qui dans le ciel engendre toute chose est, dans l'homme, ce qui lui fait aimer son prochain. Aussi ne doutez pas que le ciel n'aime la bonté du cœur et ne haïsse son contraire.

La bravoure elle-même n'a-t-elle pas ses racines dans la bonté du cœur et ne procède-t-elle pas de la sympathie ? C'est seulement quand elle provient de la bonté que la bravoure est naturelle.

Un jour que j'étais à Kaga, j'entendis un homme dire : « Toutes fautes grandes ou petites peuvent être excusées aux yeux du monde par la repentance et l'amendement, et ne laisser derrière elles aucune tache de bassesse profondément enracinée. Mais il y a deux fautes qui sont inexcusables, même si l'on s'en repent : le vol et l'abandon par un Samouraï d'un poste qu'il doit défendre au prix même de sa vie. »

L'avarice et la lâcheté sont semblables. Si un homme est chiche de son argent, il sera avare aussi de sa vie.

Pour le Samouraï vient, avant tout, la droiture, ensuite la vie, enfin l'argent et l'or.

La droiture pour Kiouso est sensiblement, sinon essentiellement, différente de ce qu'elle est pour nous. Elle

rapproche plus de l'idéal romain que de l'idéal chrétien. Il emploie ce mot en parlant de la conduite des quarante-sept Rônins qui vengèrent par le meurtre de l'offenseur une offense qui avait causé la mort de leur maître, puis se suicidèrent ensemble par le *hara-kiri*. Cet événement eut lieu du temps de Kiouso. Celui-ci consacra à la mémoire des Rônins un petit livre en langue chinoise, intitulé le *Ghi-zin-rokou*, qui, bien que peu important au point de vue historique, a donné naissance à toute une littérature. Un écrivain plus récent donne une liste de cent et un ouvrages ayant trait à ce sujet et comprenant des romans et des drames. Mr. Mitford a raconté, dans ses *Tales of Old Japan*, cette histoire, qui est hautement caractéristique de la période Yédo.

Bien que Kiouso ait présenté le *Sioundai Zatsouva* à son patron le sôgoun en 1729, cette œuvre resta inédite jusqu'en 1750, ce qui fait peu d'honneur au gouvernement de cette époque, car, dans l'intervalle, un flot de littérature licencieuse s'était répandu sans obstacle à travers le Japon.

La langue littéraire moderne du Japon doit beaucoup aux Kangakouça, plus spécialement à ceux du xvii<sup>e</sup> et du début du xviii<sup>e</sup> siècle. La langue plus ancienne du *Taiheiki* était absolument insuffisante pour l'expression d'une quantité d'idées nouvelles provenant de la renaissance de l'érudition et de la réorganisation de l'État. Les changements sociaux et les progrès accomplis dans la civilisation et les arts à la suite de ce mouvement exigeaient un nouveau vocabulaire. De même que les langues modernes de l'Europe eurent recours au latin et au grec pour faire face à des besoins semblables, les Kangakouça enrichirent leur langue par l'adoption d'une grande quantité de mots chinois. Plus tard on abusa de

ce procédé; mais des écrivains comme Hakouséki et Kiouso n'étaient pas des pédants. C'étaient des hommes pratiques accoutumés à se servir de leur plume pour des fins pratiques, qui écrivaient pour se faire comprendre et nullement pour faire étalage de leur habileté ou de leur science. Dans leurs mains, la langue japonaise non seulement étendit beaucoup son vocabulaire, mais acquit une clarté et une rectitude qui eussent été impossibles à atteindre avec les formes encombrantes de l'ancienne langue. Il est inutile de dire que les « mots oreillers », les « mots pivots » et autres semblables excroissances de style furent absolument dédaignés par eux.

### CHAPITRE III

#### LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

---

Littérature populaire. — Saïkakou.  
Histoires pour les enfants. — Tchikamatsou  
et le drame populaire.

En même temps que le mouvement décrit dans le chapitre précédent, un autre développement très différent de la littérature se produisait au Japon. Il comprit la fiction, le drame et une nouvelle sorte de poésie appelée : *haïkaï*. Mais, tandis que les Kangakouça écrivaient surtout pour la classe samouraï, les auteurs de romans, de pièces et de *haïkaï*, pour la première fois dans l'histoire du Japon, s'adressèrent au peuple. Leur public était fait plus spécialement de la populace des trois grandes cités de Yédo, de Kiôto et Ôsaka. Au Japon comme en Chine la classe commerçante occupe moralement et socialement un rang fort bas. Des quatre classes qui divisent la population, les samouraï, comprenant les hommes de science, les soldats et les fonctionnaires de tous grades, forment la classe supérieure. Après eux viennent les paysans, puis